

## A PROPOS DU "THÉÂTRE DE TOUL"

de Monsieur MOUGIN Martial  
37, rue Scaliero  
06300 NICE

Petit témoignage sur le  
"Théâtre de Toul":

Une matinée récréative de "l'Arbre de Noël" des enfants de cheminots a eu lieu dans son enceinte vers les années 1957 ou 1958 (le Cinéma Palace était en travaux). Je l'ai connu, servant aussi de rendez-vous, à son avant-cour, des amateurs de cinéma du samedi soir. En effet, quatre panneaux annonçaient les programmes des quatre salles d'alors, Pathé, Palace, Cinéor et Ciné-Clair. C'était là que les gens venaient faire leur choix. Les commentaires et critiques allaient de groupe en groupe et la rumeur "montait" ou "démontait" un film.

Puis en 1962, ce fut l'installation d'une grande surface. A noter que la belle façade est toujours existante (quoique privée de quelques éléments) sous un revêtement de tôles .

de Pierre BERTHIER  
Impasse François Badot  
54200 TOUL

A propos du Théâtre de Toul.

A la fin de chaque année scolaire, la cérémonie de distribution des prix se répétait, immuable. Bien encadrés, relativement calmes, les élèves du collège et de l'école primaire supérieure occupaient le parterre, tandis que les parents prenaient place dans les hauteurs, des balcons au poulailler, suivant une certaine et discrète hiérarchie sociale.

Le cadre rococo nous émerveillait:  
sculptures et dorures, têtes de muses,

masques grimaçants, tous les attributs du théâtre classique et romantique, ainsi que le rideau rouge ouvert sur une scène encore vide de personnages. Mais les livres étaient là, bien étiquetés, prix offerts par les notables, les commerçants et les industriels de la ville.

Enfin, musique! (Était-ce le Cercle Symphonique ou la Lyre Toulouise?). Le spectacle commençait par l'entrée des autorités locales, suivies par les professeurs, principal en tête. Ceux-ci étaient revêtus de l'ample toge noire et portaient, sur l'épaule, l'épitoge à la couleur de la matière enseignée. C'était un vrai cortège de "Toul en fête" avant l'heure, mais sans l'élément féminin. A cette époque, on ne voyait guère de dames professeurs dans les établissements de garçons.

Une fois tous ces gens du savoir et du pouvoir installés en rangs d'oignons sur la scène, un professeur prononçait le "Discours d'Usage", un brillant exposé que nous n'écoutions guère. Cependant, je me souviens qu'une certaine année, le parterre applaudit vivement un éloge des bienfaites vacances.

Venait alors le moment solennel: la lecture du palmarès par le principal. Des classes terminales au cours enfantin, c'était la mise au grand jour d'une sélection qui se faisait tout au long de l'année. On commençait par les "Grands Prix d'Excellence". A l'appel de leurs noms, les surdoués et les bûcheurs montaient sur l'estrade, recevaient les félicitations des notabilités et revenaient parmi nous, surchargés de magnifiques volumes. Ah! ces beaux livres à couverture rouge et, à tranche dorée, que l'on distribuait encore dans les années vingt, et qui font aujourd'hui la joie des bibliophiles!

Classe par classe, chaque discipline, du latin au dessin, avait ses "Oscars".

Les petits "accessits" ne donnaient droit à rien du tout et, dans ce cas, il valait mieux ne pas s'aventurer sur le podium.

Les élèves du cours enfantin étaient tous nommés: prix de sagesse, prix de bonne humeur, prix d'espièglerie, prix de bavardage... La fête se terminait par l'envolée vers les grandes vacances et, l'année suivante, le rite recommençait.

de Henri DEGOUTIN  
8, rue de la Monnaie  
54000 NANCY

Théâtre et J. T. P.

De vieux amis toulousins me demandent d'évoquer ici, avec la mémoire de l'ancien Théâtre Municipal, les débuts du Jeune Théâtre Populaire, compagnie d'amateurs que j'ai fondée en 1955, et dont la trajectoire devait mener, dix ans après, au professionnalisme sous l'étiquette de "Comédie de Lorraine", pour aboutir, quinze ans plus tard encore, à la création d'un Centre Dramatique National à Nancy, centre dont j'ai assuré la direction jusqu'à la fin de 1987.

Il n'est pas facile, au terme (ou presque) d'une carrière de plus de trente ans qui m'a mené de Toul à Nancy, en passant par la plupart des chefs-lieux de canton de la région, les plus grandes villes de France et bon nombre de capitales européennes, y compris en Europe de l'Est, de ressusciter, avec une précision d'horloger et une objectivité d'historien, tant d'événements, de combats, d'amitiés actives, d'oppositions aussi, ou plutôt d'indifférences et de pesanteurs, qui ont jalonné ces années toulousines. Aussi, et c'est sans doute mieux ainsi, cette évocation ne vaudra que ce que valent les cris du coeur, d'amour ou de révolte.

#### Une première en Lorraine

Le premier souvenir qui surgit, est celui de cette poignée de garçons

et de filles, étudiants, ouvriers, employés, qui, trois ou quatre soirs par semaine, dans des locaux de fortune improvisés et divers, mais toujours totalement inadéquats et sans chauffage le plus souvent, venaient chercher jusqu'à une heure tardive, leur dimension humaine par une activité créatrice. Certes, toutes et tous n'ont pas été d'éminents artistes, mais j'ai toujours été persuadé, qu'à travers les pratiques exigeantes qui étaient de mise, et quels que soient les rôles qu'ils aient pu jouer (et j'entends bien englober ici les techniciens dans cette même amicale évocation), ils ont tous pris leur part, tout en s'épanouissant eux-mêmes, dans une aventure qui allait, à terme, faire bouger le paysage théâtral français. Dispersés depuis longtemps pour la plupart, disparus pour d'autres, ils restent présents dans ma mémoire.

Penser à cette époque, c'est aussi penser à Jean Vilar, alors directeur du Festival d'Avignon et du Théâtre National Populaire (joli clin d'oeil que notre appellation de "Jeune Théâtre Populaire"). Son travail, son éthique, sa passion tranquille, ont inspiré les premiers pas artistiques que j'ai proposés à ces jeunes, à vrai dire pas tellement plus jeunes que moi alors. Jean Vilar, un Maître, trop vite disparu, lui aussi, avait donné un sens à sa mission, j'allais dire à sa vie: rapprocher l'art et le peuple. Et il savait susciter les enthousiasmes. Comment, sans son exemplaire figure, le jeune professeur d'anglais que j'étais, se serait-il lancé, quelques années plus tard, dans ce qui semblait alors un impossible pari: créer une première compagnie théâtrale professionnelle en Lorraine, et bientôt imposer aux Ministères de la Culture et de l'Éducation de prendre en compte l'éducation artistique de la jeunesse. Oui, c'était une bonne époque pour le théâtre..., et pour les spectateurs.

Il y a encore à Toul quelques compagnons de route de cette bonne époque, qui se souviennent de nos enrichissantes escapades au Palais de Chaillot ou dans la Cour du Palais des Papes, en Avignon.

## Squatters au Théâtre Municipal

J'évoquais les problèmes de locaux que nous rencontrions. Je ne sais plus, avec le temps, combien de déménagements nous avons dû subir en quelques années; Je revois toutefois la salle de classe préfabriquée qui nous accueillit au début. Elle se trouvait derrière l'école Moselly, presque en bordure de la route nationale, et je me souviens qu'il y faisait très froid. Et puis vinrent, mais je ne sais plus dans quel ordre, une casemate et, aménagée d'ailleurs pour nous, la Salle des Fêtes de la Maison Centrale Ney dont le directeur, Monsieur Vesperini, avait compris le sens et l'intérêt de notre action. Il y eut aussi le Théâtre Municipal, ou, du moins, ce qu'il en restait; et mes souvenirs sont là beaucoup plus vivaces, car entachés du plaisir de l'illégalité. Nous étions, une fois de plus, à la rue, lorsque j'eus l'occasion de pénétrer, avec un employé municipal, dans le dépôt de matériel scolaire qu'était devenu ce théâtre: un toit, un plancher dans la salle, un plancher sur la scène, plus de plancher aux balcons, en somme un squelette de théâtre. Je fus immédiatement fasciné par ce lieu, en dépit des gouttières qui témoignaient de l'état d'abandon où il se trouvait... Je réussis, par quelque malicieux subterfuge, à m'en faire remettre la clé pour quelques instants, très précisément le temps d'en faire faire un double par un serrurier. Dès lors, nous n'étions plus à la rue, nous étions squatters. J'imagine que le plaisir de cette innocente illégalité devait nous réchauffer le coeur, car il n'y avait pas d'autre source de chaleur à espérer dans ce palais des courants d'air. Toujours est-il que nous y avons mené un spectacle à son terme. J'aimerais pouvoir dire: "à bien" plutôt que "à son terme", mais comme il s'agissait d'une oeuvre de ma toute jeune plume de dramaturge, et qui était, de surcroît, plus "engagée" que consensuelle, cela m'est impossible. Le titre en était: "Le Crasier". Mais je tiens à préciser que je le cite sans arrière-pensée d'auteur, n'espérant pas en tirer quelques royalties,

car j'en ai détruit le manuscrit voilà bien des années. Et pourtant, je garde un merveilleux souvenir de ce samedi soir où, le spectacle enfin prêt, nous l'avons joué, dans ce même lieu où personne ne savait que nous avions élu domicile, devant un parterre très officiel, sous-préfet et maire en tête, sans que personne ne nous ait demandé de quel droit nous étions là...

### A la sous-préfecture.

Et voilà, à mentionner ce sous-préfet, qu'un autre souvenir me revient, de ces divers lieux où nous trouvions refuge. Celui-là était chauffé, et, qui mieux est, chaleureux. Le Jeune Théâtre Populaire avait, presque, pignon sur rue: il était accueilli dans les greniers de la sous-préfecture. Les répétitions se terminaient autour d'une bouteille de vin de Bulligny que le nouveau sous-préfet, qui était aussi homme de lettres, nous montait et dégustait avec nous en toute simple convivialité... Est-ce ce parcours toulousain de sans-domicile-fixe, je me le demande maintenant, qui m'a poussé ensuite à faire construire successivement trois théâtres: le Théâtre Gérard Philipe de Frouard, le Théâtre de l'Atelier et le Théâtre de la Manufacture à Nancy?

### Professionalisme nécessaire

C'est en 1960 ou 61, après quelques années de rodage et de perfectionnement, que nous nous sommes retrouvés sur les routes de Lorraine, amateurs que nous étions et fiers de l'être, sollicités par des municipalités ou des organismes culturels, de Longwy à Epinal, de Bar-le-Duc à Sarrebourg, emportant avec nous Beaumarchais, Molière, Goldoni, Victor Hugo. C'étaient souvent deux déplacements par semaine, et quels déplacements! Notre premier achat sérieux avait été un camion DMA Peugeot, acheté aux Domaines pour une bouchée de pain et que nous avons baptisé Volpone. Malheureusement, il ne tarda pas à rendre l'âme. Il fallut avoir recours, pour chacun de

nos déplacements, à des camionnettes d'emprunt, généreusement mises à notre disposition par des entreprises. Mais, avant de pouvoir y charger nos décors, accessoires, costumes et projecteurs, il fallait décharger le matériel des entreprises en question... et faire la manoeuvre inverse au retour, vers deux ou trois heures du matin. Si j'ajoute qu'il fallait ensuite organiser le transport de retour de certains comédiens à cinquante kilomètres de Toul ou davantage (je pense à Boviolles, petit hameau, où l'un des nôtres était instituteur), on comprendra qu'il soit devenu indispensable, dès 1964, de faire un choix: continuer en amateurs était s'exposer à se ruiner la santé à brève échéance; ralentir le rythme des activités, était courir le risque de régresser. La seule issue était le passage au professionnalisme: un passage hasardeux, une prise de risque individuel considérable.

### Le Festival de Toul

Mais il fallait encore, avant de faire le pas décisif avec un minimum de chances de réussite, asseoir davantage notre réputation. Ce fut l'objet des trois festivals toulousains où nous avons présenté, dans la cour et dans les jardins de l'Hôtel

de Ville, alors encore en ruines, le Dom Juan et le Tartuffe de Molière et Marie Tudor de Victor Hugo.

Ainsi se bouclait la boucle: une aventure née du coup de foudre que j'avais éprouvé un beau soir de l'été 1955 au festival d'Avignon se terminait au Festival de Toul. Une autre allait suivre, sans rien renier de la première, mais avec d'autres moyens et de plus larges aspirations.

N'est-il pas étrange que la ville qui a vu naître et se développer cet outil culturel, qui allait rayonner en France et hors de France, ait, à peu près dans le même temps, transformé son Théâtre Municipal en maison de commerce? Etrange aussi qu'il nous ait fallu, devenus professionnels et sollicités un peu partout, payer notre fidélité à Toul d'un prix quasiment inacceptable: devoir jouer dans la seule salle disponible à Toul, celle de Ciné-Clair, dont les conditions techniques ne pouvaient que nuire à la qualité des spectacles. Jusqu'à ce qu'enfin la lassitude nous fasse rayer la ville de Toul de nos tournées, faute de trouver sur place une volonté culturelle sur laquelle pouvoir compter.

Il y a là sujet à réflexion, n'est-ce pas?